Ami du Clergé du 25 janvier 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Jésus le Rédempteur. — B. Jésus, l'Homme-Dieu : VI. Le nouvel Adam, 25.
Carême sur les Notes de l'Eglise. — 1er Dimanche : I. Les notes de la véritable Eglise, 26.
Les Paraboles de l'Evangile. — 1re série. Notes brèves : De la Septuagésime à la Passion : VII. Le semeur, 28.
Petits prônes sur les Commandements. — Troisième commandement de Dieu : La sanctification du Dimanche. I. La messe paroissiale, 29. — II. Bien entendre la messe, 30.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXIII. Epilogue sur la Réforme protestante, 31.
Varia. — L'Esprit de sagesse en Ste Th. de l'E.-J., 31.

JESUS LE REDEMPTEUR

B. — Jésus, l'Homme-Dieu

VI

LE NOUVEL ADAM

Mes frères,

Ecrivant aux Corinthiens (I Cor., xv, 43, 47), S. Paul oppose le premier homme, Adam, être doué de vie, au dernier Adam, esprit qui donne la vie ; le premier, terrestre, le second, venu du ciel. Ce n'est pas fortuitement que le grand apôtre appelle Jésus-Christ le dernier ou le nouvel Adam. Un autre mystère se cache ici sous cette expression, je voudrais vous le dévoiler. Ce mystère, pour reprendre une belle expression de S. Irénée, n'est pas autre que la « récapitulation » de toutes choses en Jésus-Christ.

I

Qu'était donc, par rapport à nous, Adam, le premier homme ? — Sans doute, chronologiquement, il fut le premier être humain dont nous descendons tous. Mais le mystère du péché originel nous oblige à le considérer, non seulement comme le père, mais comme le *chef* du genre humain. Dans une famille, dans un groupe, dans une nation, le chef est celui qui concentre en lui-même l'autorité sur tous, la responsabilité de tous, qui répartit à tous les avantages et les charges. On vous l'a dit dans l'une des instructions précédentes, Adam concentrait en sa personne pour ainsi dire tout le genre humain à venir ; il représentait cette nature humaine à laquelle tous ses descendants participent. Ainsi, — on ne saurait trop insister sur ce point — ce n'était pas à sa seule personne que Dieu avait concédé les dons de la nature et de la grâce dont pouvaient se glorifier nos premiers parents ; c'est à nous tous, les humains, que ces dons étaient départis, à nous tous, contenus en Adam, notre chef, source première de notre vie naturelle et surnaturelle.

La faute originelle, blessant la personne du chef, atteint en même temps la nature humaine. Par la génération qui nous communique cette nature, nous naissons privés de la grâce et des dons de la justice originelle, sujets à l'ignorance, à la souffrance, aux attraits du mal et à la mort. « Par un seul homme, nous dit S. Paul (Rom., v, 12), le péché est entré dans le monde et, par le péché, la mort, et la mort a passé dans tous les hommes par celui en qui tous ont péché ». Adam qui devait être le chef dans l'ordre de la grâce et du salut, est devenu par sa désobéissance le chef du genre humain dans l'ordre du péché et de la damnation.

II

Mais Dieu veut que l'ordre troublé par le péché soit rétabli. Un nouvel ordre doit naître, pour reprendre le plan divin du salut. Au chef prévaricateur se substituera donc un *chef rédempteur,* Jésus-Christ, qui, à l'œuvre de destruction inaugurée dans les délices du paradis terrestre opposera l'œuvre de réparation commencée dans l'humble crèche de Bethléem et consommée dans les douleurs du Calvaire.

Admirez combien cette opposition de l'œuvre des deux Adam est suggestive et réconfortante : au serpent, esprit des ténèbres, venu pour tenter le premier couple humain et le plonger dans le mal, Dieu substitue, à l'aurore de la vie de Jésus, l'ange de lumière, Gabriel, annonçant la victoire prochaine du bien et de la grâce. L'ancienne Eve, fragile et misérable instrument dont se sert le démon pour inciter Adam au péché, fait place à Marie, l'Eve nouvelle, qui, par son *fiat* donnera au monde le Rédempteur et signifiera l'acquiescement de l'humanité à l'œuvre de son salut. L'influence du premier Adam, chef d'une humanité vouée à la mort, s'efface devant l'œuvre du nouvel Adam, Jésus, chef de tous les hommes appelés à devenir les membres vivants de son Corps mystique. C'est là ce que S. Irénée, d'un mot qui a fait fortune, appelle la « *récapitulation* » de toutes choses en Jésus-Christ. Retour des choses que S. Paul marque d'un trait incisif dans son épître aux Romains : « Comme par le péché d'un seul tous les hommes sont tombés dans la condamnation, ainsi par la justice d'un seul tous les hommes reçoivent la justification de la vie » (Rom., v, 18).

III

Au lien de solidarité qui nous unit à Adam selon la chair, Dieu a donc ajouté un lien de solidarité qui nous unit au Christ selon l'esprit. L'Adam terrestre, principe de notre vie naturelle et, hélas ! de notre déchéance, voit son erreur corrigée par l'intervention du second Adam, venu du ciel pour nous rendre la vie surnaturelle. C'est au Calvaire que s'affirme cette volonté restauratrice de l'ordre

violé : Jésus paie la dette du genre humain et son sacrifice rend la vie divine aux membres de son Corps mystique. Désormais la grâce sanctifiante reçue dans l'âme de Jésus au moment de l'Incarnation avec une abondance et une plénitude qui atteint toutes les possibilités de la créature la plus parfaite, va se répandre sur tous les rachetés. La théologie l'appelle la « grâce *capitale* », précisément parce qu'elle dérive du Chef dans les membres : la tête ne doit-elle pas posséder des énergies pour imprimer aux membres la vie, le mouvement et l'activité ? Ainsi le Christ doit porter en lui-même et au suprême degré cette vie intérieure du surnaturel qu'il doit communiquer aux autres.

Mais l'œuvre du Chef se continuera au cours des siècles et jusqu'à la fin du monde. Elle sera l'œuvre du médiateur suprême, à la fois prophète par excellence et souverain prêtre. Médiateur suprême, le Christ, chef des rachetés, en a reçu la fonction en prenant notre humanité pour réaliser la fin de l'Incarnation : « Il n'y a, dit S. Paul, qu'un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus homme, qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tous » (I Tim., II, 5). Ainsi l'office de Médiateur se confond, en Jésus-Christ, avec l'office de Rédempteur, et tout ce qui se rapporte à notre rédemption appartient à la médiation du Christ.

Notre Chef est donc notre Médiateur non seulement parce que, prêtre éternel, il peut, du haut des cieux où il règne dans la gloire, « sauver perpétuellement ceux qui, par lui, s'approchent de Dieu, étant toujours vivant afin d'intercéder pour nous » (Héb., VII, 25), mais encore parce qu'il exerce ici-bas les fonctions de prophète par excellence et de souverain prêtre. — Il est le prophète par excellence : la prédication de la vérité, inaugurée par lui, continuée par les apôtres, prolongée au cours des âges dans l'Eglise, avec l'assistance du Saint-Esprit, est toujours offerte en son nom pour orienter les hommes dans le chemin de la foi, principe du salut. — Il est le souverain prêtre, exerçant son sacerdoce par l'intermédiaire des prêtres visibles, dans l'administration des sacrements et l'offrande du sacrifice eucharistique, dont la participation sacramentelle nourrit et garde les âmes pour la vie éternelle.

* *

On pourrait développer à perte de vue ces considéraions sur l'œuvre du Nouvel Adam, le Rédempteur, dans les âmes. Mais il est nécessaire, en terminant, de rappeler la transcendance de cette œuvre, si fortement exprimée par S. Paul. Cette œuvre, en effet, dépasse infiniment l'œuvre néfaste du premier Adam, et c'est là, dans la prescience divine, ce qui justifie le plan providentiel comportant à la fois et la chute du premier homme et la Rédemption par le Christ. « Il n'en est pas de même, déclare S. Paul, du don comme du péché : si, par le péché d'un seul tous sont morts, la grâce et le don de Dieu, par la grâce d'un seul, Jésus-Christ, se sont répandus plus abondamment sur tous les hommes » (Rom., v, 15). Le Sauveur a fait plus de bien aux hommes que le péché d'Adam ne leur a fait de mal : « Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé et ainsi, comme le péché a régné pour la mort, ainsi la grâce règne par la justice pour donner la vie éternelle par N.-S. Jésus-Christ » (℣ 20-21). *Amen.*

CONFERENCES DE CAREME SUR LES NOTES DE L'EGLISE

1er Dimanche de Carême

I

LES NOTES DE LA VÉRITABLE ÉGLISE

L'Action catholique Générale, en France, a mis à son programme de travail 1950-1951 : *Le retour à Dieu dans l'Eglise.* Question tout à fait de circonstance au lendemain de l'Année Sainte à Rome et pendant le temps où elle est étendue à tout l'univers.

Il faudrait vivre sans communication aucune avec le monde pour ne pas constater que l'Année Sainte a manifesté comme jamais le rayonnement de l'Eglise de Rome. Je ne sais si Jubilé dans le passé a eu un pareil retentissement. Les moins attentifs doivent être appelés à réfléchir.

Et à réfléchir à ce problème capital de la véritable Eglise du Christ dont le libéralisme de certains semble faire pourtant assez peu de cas. On entend assez souvent cette réflexion : toutes les religions sont bonnes, car aucune n'enseigne le mal. Et cela vaudrait en particulier des religions qui se réclament du Christ : orthodoxes et protestantes.

Pourtant, ces religions chrétiennes ont des doctrines en partie assez différentes. Et N.-S. ne peut avoir enseigné le *Oui* et le *Non ;* elles ne peuvent donc toutes venir de lui. Parmi elles, une seule peut être la véritable Eglise du Christ. Et il doit être possible à l'homme de la distinguer. Et c'est problème capital, puisque, en dehors de l'Eglise, il n'y a point de salut.

Ce sont ces caractères distinctifs de la véritable Eglise de Dieu que nous étudierons cette année. On leur donne habituellement le nom de *notes* de l'Eglise. Nous verrons aujourd'hui : Que faut-il entendre par notes de l'Eglise ? Quelles sont-elles ? Quelles sont les principales de ces notes ?

I. — *Nature*

Les notes de l'Eglise, ce sont ses caractères, ses marques, ses signes extérieurs et visibles qui nous permettent de discerner, entre les différentes sociétés religieuses, celle qui a été vraiment instituée par Jésus-Christ.

Ainsi tout produit porte sa marque qui garantit des contrefaçons. L'initié pourrait ne pas s'y méprendre, mais l'ensemble a besoin de cette marque de peur de se tromper.

Ces marques ou notes de la véritable Eglise ne sont pas fixées arbitrairement ; autrement chaque Eglise pourrait déterminer des signes conventionnels pour se donner un brevet d'authenticité et, à ce compte, il serait facile à l'erreur de se donner pour la vérité.

Ces marques découlent de la nature même de la véritable Eglise du Christ. Ce sont, pour ainsi dire, des propriétés inaliénables et inséparable d'elle. Il est évident, par exemple, que la véritable Eglise doit faire la preuve qu'elle remonte véritablement à Jésus-Christ : si elle ne datait que d'un siècle, de quel droit se présenterait-elle comme instituée par le Christ, sa récente origine la convaincrait de mensonge.

Ainsi donc les notes distinctives de l'Eglise dont nous dirons bientôt que les principales sont l'unité, la sainteté, la catholicité, l'apostolicité n'ont pas été inventées par l'Eglise catholique tout simplement pour faire sa démonstration, une démonstration facile dans ces conditions. Toutes les Eglises doivent les reconnaître et les reconnaissent comme bases d'examen, sous peine de se renier en tant qu'Eglise du Christ. Elles appartiennent à la notion même d'Eglise ou d'Eglise chrétienne.

Prenons, par exemple, la réflexion dont on s'autorise pour justifier toute religion. On dit : Toutes les religions enseignent le bien ; toutes sont bonnes. Il y a là en effet une part de vérité, une édulcoration d'un caractère véritable et imprescriptible de toute vraie religion et en particulier de la religion du Christ, un élargissement de ce que nous appellerons la sainteté : une Eglise qui prêcherait le mal, dont les pratiques conduiraient au mal, ou tout simplement qui approuverait le mal, est absolument inconcevable, impensable comme religion du Christ et même comme religion tout court.

II. — *Enumération*

Ainsi toutes les propriétés visibles de l'Eglise du Christ peuvent servir à la distinguer et mériter le titre de notes de l'Eglise.

Note de l'Eglise, par exemple, la reconnaisnon seulement d'honneur, mais encore de gouvernement ou de juridiction. N'est-il pas inscrit et sans ambiguïté dans le N.-T. que cette primauté, Notre-Seigneur l'a promise à Pierre (Mat., xv, 18-19), qu'il la lui a donnée (Jo. xxi, 15-16) · que Pierre l'a effectivement exercée (Actes, i, 15, 22, ii, 14, 15 ; Gal., i, 18, ii, 2). Se présenter comme la véritable Eglise du Christ et dénier à Pierre et à ses successeurs cette primauté, c'est du même coup avouer qu'on a changé l'œuvre de Jésus-Christ.

Note de l'Eglise la reconnaissance de l'infaillibilité de Pierre et de ceux qui le continuent. Là encore les paroles de N.-S. sont claires : il charge Pierre de paître tout le troupeau (Jo., xxi, 16), de confirmer ses frères dans la foi (Luc, xxii, 32) et il prie « pour que sa foi ne défaille pas ». Rejeter l'infaillibilité pontificale c'est vouloir une autre Eglise que celle du Christ.

Note de l'Eglise que sa persécution à travers les siècles. N.-S. n'a-t-il pas affirmé que : « s'il avait été haï, ses disciples le seraient également » (Jo., xv, 20). Une Eglise qui n'aurait pas eu à affronter les tribunaux ni à verser son sang ne pourrait se présenter valablement comme l'Eglise du Christ.

On pourrait ainsi multiplier les notes de l'Eglise véritable du Christ. En fait, dans l'histoire, les incroyants ou les dissidents sont venus à elle, vaincus par de multiples motifs. S. Bellarmin, un vaillant lutteur de l'Eglise, énumérait jusqu'à quinze notes distinctives de la véritable Eglise.

Mais il disait aussi qu'elles se ramenaient aux quatre notes aujourd'hui classiques : l'unité, la sainteté, la catholicité, l'apostolicité. Au cours des siècles les docteurs et les saints ont pu insister sur l'un ou l'autre de ces caractères ou même sur d'autres, puisque, comme nous venons de le voir, il en est d'autres. Néanmoins on reconnaîtra que celles-ci sont plus convaincantes, qu'elles résument toutes les autres, qu'elles suffisent à faire la preuve de la véritable Eglise.

III. — *Choix*

Ainsi donc : unité, sainteté, catholicité, apostolicité sont signes révélateurs de la véritable Eglise du Christ pour qui cherche la vérité sans passion, de toute son âme. Nous verrons comment N.-S. lui-même a voulu que son Eglise fût ainsi une, sainte, catholique, apostolique.

Mais déjà, qui ne voit d'une vue d'ensemble, qu'il doit en être ainsi ?

Peut-on imaginer par exemple que le Christ ait fondé une Eglise sans unité ni de foi, ni de rites, ni de gouvernement ? Chacun y serait libre de croire ce qu'il veut sur les choses essentielles ? Chacun pourrait se sanctifier à sa façon, les uns sans sacrements, les autres par les sacrements ? Chacun obéirait aux maîtres de son choix, suivant son bon plaisir individuel ou selon sa nationalité ? Qui ne voit qu'il n'y aurait plus d'Eglise, mais de multiples Eglises comme aujourd'hui dans le protestantisme.

Comment imaginer encore qu'ayant fondé une Eglise pour sanctifier les hommes N.-S. ait pu donner un enseignement doctrinal et moral qui n'aille pas à cette sanctification ? ou que cette doctrine et cette morale n'aient pas en effet transformé le monde ? Que son Eglise n'offre pas, et en nombre impressionnant, des héros de sainteté.

Pouvons-nous imaginer que venu sauver tous les hommes, son Eglise ne s'adresse qu'à une race, qu'à une nation, qu'à une classe ? Il y aurait devant lui des ilotes et des parias. Il admettrait une race de seigneurs et une race d'esclaves.

Comment serait-elle l'Eglise du Christ, celle qui ne remonte pas jusqu'à lui par les anneaux d'une chaîne ininterrompue ? dont on ne connaîtrait pas nommément le fondateur ? qui n'enseignerait plus ce que Notre-Seigneur et ses premiers apôtres ont enseigné ?

Encore une fois, ce n'est ici que vue d'ensemble dont nous préciserons davantage les contours dans la suite. Mais déjà ces sujets de réflexion doivent occuper votre esprit. Ils le prépareront aux enseignements qui mettront en pleine lumière pour vous, que vous possédez dans l'Eglise catholique la seule Eglise qui puisse se présenter à vous, comme l'Eglise authentique du Christ.

* *

Ce carême sur les notes ou marques de l'Eglise, en même temps qu'il affirme notre foi en la Sainte Eglise catholique : *Je crois à la Sainte Eglise catholique,* grandira aussi notre admiration pour elle et resserrera les liens de notre fidélité.

C'est un des résultats les plus tangibles de l'Année Sainte pour les heureux Romées qui ont senti battre son cœur à Rome. Maintenant que le bénéfice de cette Année Sainte est étendu au monde tout entier, ce doit être aussi une des grâces pour lui de cette année 1951. Et pour lui ménager cette grâce rien ne sera favorable comme de s'arrêter à ces notes de l'Eglise : nous l'avons dit, avant d'être ses notes ou ses signes, elles sont ses propriétés, le rayonnement extérieur de sa vertu, la splendeur au dehors de sa constitution divine.

Et cette Eglise reste le salut et l'espoir de notre civilisation elle-même.

La femme d'un ambassadeur qui a participé à la carrière de son mari, successivement à Pékin, Moscou, Berlin, Paris, Rome vient de rapporter un propos de Tchitchérine assez significatif. Après avoir assuré que l'Union Soviétique se sentait désormais assez forte pour ne craindre aucune puissance étrangère, sauf une, le commissaire laissa aux convives de deviner à quelle puissance il faisait allusion. Comme on lançait les noms de l'Allemagne, du Japon, de l'Angleterre, de l'Amérique il répliqua : « non, mes amis, ce n'est aucune de celles-ci. C'est le Vatican » [1]. Et le Vatican, c'est l'Eglise catholique.

LES PARABOLES DE L'EVANGILE

1re série

Notes brèves : De la Septuagésime à la Passion

VII

LE SEMEUR

Jésus a beaucoup enseigné en paraboles, et tout spécialement dans les débuts de son ministère. La parabole apparaissait alors comme son genre de prédilection : « Et il leur enseignait beaucoup de choses en paraboles. Et il leur disait selon sa manière d'enseigner : Ecoutez !... à ceux qui sont dehors tout arrive en paraboles !... » (Marc, IV, 2-4).

Et la plupart de ses paraboles tournent autour du Royaume de Dieu.

[1] D'après Elisabeth Cerrutti, *Je les ai bien connus,* Hachette.

I. — *Le Royaume*

Qu'il y ait un royaume de la terre, nous le savons suffisamment, c'est celui où commandent les valeurs immédiates : manger, boire et dormir ; produire, échanger, consommer, travailler et se détendre ; naître, aimer, vieillir, mourir.

Voilà bien les valeurs immédiates qui composent notre existence mais n'y a-t-il rien d'autre ? Est-il vrai que nos vies soient condamnées à se dérouler au gré de leurs exigences pour s'achever définitivement entre les quatre planches d'un cercueil, que nous soyons de simples machines à assimiler des aliments, à produire des richesses, à procréer et à disparaître au fond d'une fosse ?

Ah ! s'il n'y a pas autre chose que ce royaume de la terre, comme nous comprenons ceux qui parlent d'absurdité, de nausée et de désespoir : nous sommes enfermés dans un cercle infernal sur une terre hostile et sous un ciel d'airain. Le cycle absurde de nos jours et de nos nuits est celui d'un condamné à la mort très lente, celui d'un univers concentrationnaire.

Notre instinct se révolte contre une telle philosophie du désespoir. Et c'est alors que Jésus vient nous crier qu'il y a un *royaume de Dieu* qui nous sollicite dès ici-bas à vivre en pleine lumière, en plein soleil, en pleine sécurité, à vivre en pleine vie, en pleine joie, en pleine liberté.

Mais faisons comme si nous ne savions rien encore. « Ecoutez », dit Jésus.

II. — *Application*

Et voici sa première leçon : le Royaume de Dieu est semblable à une semence qui pousse par elle-même (Mat., XIII, 31).

Nous sommes capables d'accomplir par nous-mêmes pas mal de grandes choses; mais celle-là, il n'y a qu'à tendre la main pour la *recevoir.*

L'enfant que vous portez au baptême, vous tendez son front sous le geste du prêtre et voici que la grâce est en lui.

Le premier communiant ouvre la bouche, et la grâce descend en lui.

Au catéchisme, l'enfant ouvre ses oreilles et la Foi s'insère dans son âme.

Au confessionnal vous ouvrez vos lèvres et le pardon accompagné de la grâce va pénétrer dans cette faille jusqu'à votre cœur.

Voilà qu'à elle toute seule la semence divine va croître. Quel arbre poussera-t-elle ? Nous le dirons à loisir tous ces jours qui viennent. Prenons seulement une conscience globale de ses effets.

Plus d'un parmi nous pourrait en témoigner pour avoir connu certaines puretés poussées paradoxalement sur les fumiers du vice, certains courages inexplicables devant la trahison de l'amour, la souffrance ou la mort, certaines sérénités incompréhensibles devant les épreuves...

Et cependant non, cette semence ne pousse pas absolument toute seule. Certaines conditions lui sont défavorables.

Une partie de la semence tombe le long du chemin et les oiseaux passent sur elle et la dévorent, symbolisant l'action destructrice de Satan ou simplement la distraction de l'âme inattentive.

Une autre partie tombe sur la pierre et représente la grâce qui tombe dans les cœurs secs, les esprits superficiels parce qu'elle ne trouve pas l'humus dont elle a besoin pour se développer.

Une autre partie encore tombe au milieu des épines, et les épines, ce sont nos passions mauvaises qui étouffent bientôt la grâce.

Une partie seulement tombe dans une bonne terre et cette fois rapporte, par sa seule vertu, 30, 60 et même 100 pour 1.

En fait, il y a en chacun de nous chacune de ces quatre zônes : la part de Satan, la part de la sécheresse du cœur, la part des passions et la part de la bonne terre.

A nous donc de défricher, d'ameublir et de sarcler pour augmenter les surfaces fécondes de la terre avide de vie. Puissions-nous dire avec Rimbaud : « J'attends Dieu avec gourmandise ! » et comprendre le mot de Jésus à la Samaritaine : « Si tu savais le don de Dieu ! »

* *

Permettez-moi de tout mon cœur de prêtre, de vous dire dès ce soir :

Vous que le royaume terrestre ne saurait contenter, vous qui aspirez à plus d'amour, à plus d'éternité et à une plénitude sans limites, laissez votre âme s'ouvrir à la grâce, qui va tomber en elle, laissez Dieu entrer dans vos âmes, laissez-vous introduire dans le Royaume de Dieu !

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

I

3e Commandement de Dieu

La sanctification du dimanche [1]

LA MESSE PAROISSIALE

Mes frères,

Pour sanctifier le dimanche, il faut assister à la sainte messe. Mais s'il en est plusieurs à votre portée, laquelle choisirez-vous : la plus courte ? la plus favorable à vos loisirs ou à vos occupations ? la plus cotée par une certaine mode ?... L'une ou l'autre, si vous y assistez bien, sera bonne pour vous. Cependant vous devez de préférence assister à la messe paroissiale : c'est le désir de l'Eglise, c'est l'avantage de votre âme.

I. — *C'est le désir de l'Eglise*

Sortie victorieuse des persécutions, l'Eglise peu à peu s'organise. Jusqu'au IVe ou Ve siècle une seule communauté se forme dans chaque ville autour de l'évêque. Sous sa présidence s'accomplit le culte ; la réunion du dimanche est obligatoire pour tous les fidèles. Mais le progrès de la foi chrétienne obligera de multiplier les lieux de réunion dans les villes et dans les campagnes. Les évêques envoient des prêtres pour ces nouveaux groupes : ces prêtres on les appellera des « curés ». De là date l'usage des paroisses et de la messe paroissiale. Et les fidèles sont tenus de fréquenter cette messe célébrée par leur curé, comme ils assistèrent auparavant à celle de l'évêque. A cette époque la vie chrétienne ne se conçoit pas autrement. Au IXe siècle, un concile de Nantes décide : « Avant la messe, le prêtre doit demander s'il n'y a pas dans l'assemblée des personnes étrangères à la paroisse, venues là par mépris de leur propre curé... Toutes ces personnes doivent être renvoyées... En général, on ne doit pas assister à la liturgie dans une paroisse autre que la sienne, sauf en voyage » ; un autre de Ravenne en 1311 édicte : « Les paroissiens entendront la messe entière dans leur paroisse sous peine d'excommunication, s'ils ne le font pas après trois avertissements » ; celui de Lavaur, en 1368, renouvelle avec insistance le précepte de la messe paroissiale. Il inaugure même une discipline très sévère pour en assurer l'observation : le curé proclamera publiquement le dimanche les noms des réfractaires endurcis, et, au besoin, les excommuniera.

Cette législation si stricte ne fut pas maintenue ; pourtant le concile de Trente la signale mais discrètement : « Que chacun est tenu de fréquenter sa paroisse pour entendre la parole de Dieu, quand il le peut commodément. » Ce rappel reste presque sans effet. Mais S. Pie V, en 1567 et Clément VIII en 1592 abolissent toute disposition contraire à la nouvelle façon d'agir.

Ce rappel vous montre l'importance attribuée par l'Eglise à la messe paroissiale. Elle ne songe pas à la remettre en vigueur mais elle désire votre assistance à cette messe. A ses yeux, toutes choses égales d'ailleurs, l'assistance à la messe paroissiale est la meilleure pratique.

II. — *Avantage de votre âme*

A cette messe, les fidèles d'une même paroisse se réunissent une fois par semaine en union avec leur pasteur, pour offrir le sacrivce de Jésus et prier ensemble le Tout-Puissant. La messe paroissiale semble empreinte d'un caractère plus accentué de prière en commun. Et qui ne sait la singulière efficacité d'une prière collective ? Prier tous ensemble c'est faire monter jusqu'à Dieu un cri si pénétrant, et en même temps si persuasif, qu'il ne peut pas ne pas l'entendre. « Il est impossible que les prières communes ne soient point exaucées lorsque, fondues ensemble, elles s'élèvent vers le ciel comme une prière unique » (S. Thomas, *In Math.*, XV II).

Cette messe développe l'esprit de famille entre les fidèles de la paroisse. On prêche

[1] Depuis la fin de 1947, nous avions dû interrompre cette série d'Instructions. Nous espérons pouvoir la continuer sans interruption.

partout l'union des classes, la fraternité ; où donc cette union se fera-t-elle mieux qu'à la messe de paroisse ? Là, plus de « rang social », plus de personnages ou de petites gens, rien que des chrétiens sous l'œil de Dieu ; rien que des chrétiens, c.-à-d. des hommes ayant même origine, même destinée, mêmes difficultés ici-bas, pareillement les mêmes secours et même affection de la part de Dieu qu'ils viennent adorer.

C'est à la messe de paroisse que sont communiqués les avis de la semaine, les ordonnances de l'évêque... le tout suivi d'une instruction adressée par le curé à ses paroissiens. Serait-il indifférent d'aller ou de ne pas aller écouter l'instruction de son curé ?

A certains malavisés qui osèrent dire au curé d'Ars que généralement on le considérait comme dépourvu de science, le saint pasteur répondit avec simplicité mais non sans esprit : « On ne se trompe pas, mais c'est égal, je vous en dirai toujours plus que vous n'en ferez... ». Il aurait probablement pu ajouter : « J'en dirai aussi plus que vous n'en savez. »

Enfin, votre présence à la messe paroissiale est une leçon, un exemple ; c'est un apostolat silencieux mais souvent très fructueux, surtout si votre vie répond parfaitement à la profession de votre foi.

Soyez donc assidus à la messe paroissiale : c'est la vraie messe du dimanche. Votre exemple sera une lumière et un entraînement. C'est devant vous la vie de paroisse qui se déroule avec ses joies et ses tristesses, avec ses fêtes, ses œuvres, ses groupements, les initiatives qui les maintiennent.

* *

Avez-vous senti et compris tout ce que peut être la messe paroissiale, tout ce qu'elle peut procurer de grâces divines ? C'est l'heure de la vie chrétienne. C'est le sacrifice de nous tous joint à celui de Notre-Seigneur. C'est la grande école de la charité, du dévouement, de l'amour divin. Ainsi soit-il.

II

BIEN ENTENDRE LA MESSE

Mes frères,

Vous comprenez l'importance de la messe : le sacrifice de Notre-Seigneur auquel nous unissons le nôtre pour nous offrir avec lui. Mais, il ne suffit pas d'entendre la messe, il faut la bien entendre. Alors : quelle disposition y apporter ? Le faisons-nous ?

I. — *Disposition nécessaire*

Une présence purement passive ne suffit pas, il faut une collaboration au Christ qui s'immole, « une célébration », en quelque sorte. Les fidèles, réunis autour du célébrant, doivent former « un seul cœur et une seule âme ». Et Jésus-Christ sacrifié pour toute l'Eglise vient toutefois sur le présent autel s'offrir plus spécialement avec et pour ceux actuellement groupés près de lui. La messe en ce sens est une « œuvre commune », la résultante d'efforts réunis.

C'est pourquoi, pour bien entendre la messe, on doit l'offrir avec le prêtre puisqu'il reste véritablement le serviteur de Jésus-Christ pour renouveler le sacrifice de la croix. C'est la meilleure disposition : s'unir au prêtre. C'est pourquoi S. Alphonse peut dire : « Croyez fermement que le divin sacrifice s'offre non seulement par le prêtre, mais encore par tous les assistants. Tous font, en quelque sorte, l'office du prêtre. »

D'ailleurs le prêtre déclare, à l'*Orate fratres :* « Priez, mes frères, pour que mon sacrifice, *qui est le vôtre,* soit agréable à Dieu...» De même après le *Sanctus :* « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs... et de tous les fidèles ici présents, pour lesquels nous vous offrons, *ou qui vous offrent* eux-mêmes ce sacrifice de louange pour eux et pour tous les leurs. »

La messe est une action qui se déroule : je n'ai pas le droit de rester en marge de ce cortège qui s'avance, à côté de ce drame qui s'accomplit ; j'ai un rôle actif avec le prêtre... « La bouche de Jésus-Christ en croix est devenue notre bouche, et par elle nous parlons au Père pour apaiser sa colère ; son Cœur qui a été transpercé, est devenu notre cœur et par lui nous aimons le Père » (Saint Ambroise).

Certes, en tout temps, vous pouvez dire à Dieu : je vous offre votre Fils bien-aimé, je vous offre ses souffrances, sa Passion, ses prières, ses mérites : s'associer ainsi au sacrifice du Sauveur a toujours une grande valeur ; néanmoins, en dehors de la messe, cette union ne se fait qu'en esprit. Pendant la messe elle est « réelle et actuelle ». « A la messe nous nous associons au prêtre pour offrir Notre-Seigneur à Dieu et pour nous offrir à Dieu avec lui ». Jésus disait à Ste Mechtilde : « Je te donne mon divin corps, ma Passion amère, afin que tu puisses, à ton tour, me les présenter comme ton bien. Offre-les moi, je te les rendrai ; puis tu me les offriras encore et chaque fois ton mérite se multipliera. » A chacun de nous le Sauveur tient le même langage.

II. — *Comment assistons-nous à la messe ?*

Au Calvaire il y avait trois sortes de personnes : celles qui s'associaient réellement aux souffrances du Christ, celles qui ne satisfaisaient que leur vaine curiosité, celles qui injuriaient le Sauveur.

De nos jours, malgré l'influence de l'athéisme, beaucoup sont encore fidèles au Christ du Calvaire. Regardez-les : ils vous édifient par leur recueillement ; on dirait qu'ils voient de leurs yeux l'adorable Victime, qu'ils sont les témoins de son agonie et de sa mort... Etes-vous de ceux-là ? A la messe adorez-vous le Christ sincèrement ? l'aimez-vous généreusement ? lui rendez-vous amour pour amour ?

Au Calvaire, certains étaient présents comme curieux. Plusieurs reconnaissaient l'innocence de Jésus ; mais ils ne prenaient fait et cause ni pour lui, ni contre lui ; ils restaient insensibles, sans la moindre émotion. N'en serait-il pas de même pour ces chrétiens qui ne s'unissent pas au prêtre ? Les plus augustes mystères s'opèrent ; eux, sont des spectateurs froids et indifférents. Pas un acte de charité dans leur cœur et sur leurs lèvres. Chose étonnante ! au confessionnal, on désire le directeur le plus commode ; en chaire, le prédicateur « le plus bon enfant » ; à l'autel, le prêtre le plus diligent. Du moins, si on priait pendant ce temps ! la plupart ne disent rien. Le temps leur pèse ; pas plus tôt entrés à l'église qu'ils voudraient la messe terminée. Pour eux, Jésus semble un Dieu étranger. Et ces chrétiens, ces chrétiennes se plaindront des difficultés du christianisme, de leur dégoût pour la prière, de la disparition de la religion dans la paroisse ! Pourrait-il en être autrement quand on s'interdit de bénéficier des grâces procurées par la messe ?

Au Calvaire, certains s'obstinaient à méconnaître le Sauveur, le ridiculisaient, l'insultaient. De nos jours, certains chrétiens traitent-ils Jésus - Christ avec plus d'égard ? N'est-ce pas une vraie moquerie d'entendre la messe comme ils le font ? Ils sont là pour rire, parler, déranger les autres, se faire voir...

Réfléchissez : quelles dispositions apportez-vous à la messe ? Vous unissez-vous au prêtre ? Peut-être trouverez-vous de très opportunes résolutions à prendre et à tenir ?

* *

Le meilleur moyen de vous unir au prêtre c'est de posséder un missel. La messe sera pour vous une chose toujours ancienne et toujours nouvelle. Mais vous ne pouvez pas lire, dites-vous ? Alors produisez des actes très simples. Persuadez-vous que vous prenez part à la Passion du Christ, implorez sa miséricorde, louez Dieu, exposez vos besoins, pensez que l'Eglise est une société immense et priez pour les fidèles.

Ayant de la sorte assisté à la messe, celle-ci aura sur votre vie une réelle influence ; elle ne sera pas une cérémonie incomprise et sans effet, à laquelle on assiste par atavisme ou par routine. Elle sera l'acte religieux par excellence de toute la semaine, celui qui rapproche de Dieu, assure le salut. Ainsi soit-il.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CXIII

ÉPILOGUE SUR LA RÉFORME PROTESTANTE

Avant de jeter un regard d'ensemble sur les résultats de la « Réforme Protestante », voulez-vous me permettre une dernière citation relative à la France et à l'Angleterre ? Lacordaire écrivait à Mme Swetchine le 26 juin 1846 : « Je suis persuadé que la France et l'Angleterre sont l'espérance humaine de l'Eglise et qu'il ne faut rien faire, autant qu'il se peut, pour déplaire à ces deux grandes nations... » Ayons donc confiance en l'avenir et en la Providence divine, même quand les événements nous déconcertent...

* *

Quels furent les *résultats* de la réforme ? — Nous l'avons dit : une réforme s'imposait, à la suite des troubles religieux, sociaux et politiques qui avaient agité les XIVe et XVe siècles. Rappelons-nous quelques-uns de ces troubles, s'il en était besoin, pour notre conviction. Nous savons bien qu'en dehors de l'Evangile, de la doctrine sociale et de la morale religieuse du Sermon sur la Montagne, il ne peut y avoir de bonheur possible ni de paix stable. Il est facile, d'ailleurs, de constater la faillite de l'hérésie et du schisme malgré d'heureuses exceptions individuelles et quelques traditions chrétiennes. Que s'était-il passé ?

1° Le Grand Schisme d'Occident qui dura près de 40 ans (1378-1417), avait ébranlé l'autorité des Papes ;

2° La vie mondaine de quelques pontifes plus politiques que religieux, comme Alexandre VI et certains prélats de leur entourage ne fit qu'augmenter leur discrédit ;

3° La mauvaise volonté, parfois l'opposition violente des princes, des rois, des empereurs, inspirée par les légistes, entrava l'action bienfaisante de l'Eglise ;

4° La Renaissance, au siècle de Léon X, c.-à-d. l'ivresse du savoir, la passion de l'art et des belles-lettres développèrent dans les âmes un esprit d'indépendance suspect et un retour au paganisme ;

5° Le brusque développement du commerce et de l'industrie, depuis la découverte de l'imprimerie en 1436 et de l'Amérique en 1492, la rapide formation des monarchies absolues et la subite apparition de la puissance nouvelle du capitalisme, tendait à faire disparaître les libertés et les franchises de la vieille organisation du Moyen Age, compliquant la crise religieuse d'une crise *sociale* et *politique*. Un malaise s'était fait sentir, d'où la nécessité d'une réforme. Et pendant que les papes et quelques princes catholiques avisaient aux moyens de réaliser cette réforme dans l'Eglise et par l'Eglise, des esprits turbulents et passionnés entreprirent de faire cette réforme par la *violence* et la révolte *hors* de l'Eglise et *contre* l'Eglise.

C'est ainsi que Luther en Allemagne, Henri VIII en Angleterre, Calvin en France et Zwingle en Suisse se donnèrent cette mission. Ont-ils réussi ?

* *

Echec. — Nous avons vu, à nous référer aux guerres religieuses et à la guerre de Trente ans, que ces prétendus réformateurs ont échoué et aggravé les maux auxquels ils prétendaient porter remède. Nous avons vu comment, de l'œuvre de Luther, sont sortis